

Concours du CAPES/CAFEP EXTERNE D'HISTOIRE et GÉOGRAPHIE 2019

ÉPREUVE D'ANALYSE DE SITUATION PROFESSIONNELLE HISTOIRE

Sujet :

Enseigner « Les relations de l'empire romain avec les autres mondes anciens :
l'ancienne route de la soie et la Chine des Han »
en classe de sixième

I – Eléments de présentation de la situation professionnelle.

- **Document A** : Extraits du programme d'histoire du cycle 3, classe de sixième, B.O. spécial n°11 du 26 novembre 2015, et de la fiche Eduscol.
- **Document B** : Manuel d'histoire-géographie-EMC, classe de sixième, Martin Ivernel et Benjamin Villemagne (dir.), Paris, Hatier, 2016, p. 174-175.
- **Document C** : Manuel d'histoire-géographie-EMC, classe de sixième, Anne-Marie Hazard-Tourillon et Sébastien Cote (dir.), Nathan, Paris, 2016, p. 160-161.

II – Eléments d'analyse scientifique et civique de la situation professionnelle

- **Document D** : Caroline Douki, Philippe Minard, « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, n° 54-4bis, 2007/5, p. 20-21.
- **Document E** : Daniel Guillon-Legeay, « Claude Lévi-Strauss : l'ethnocentrisme, entre humanité et barbarie, ou le paradoxe du relativisme culturel », iphilo.fr, Classiques iPhilo, 4 novembre 2016.

Document A : Extraits du programme d'histoire du cycle 3, classe de sixième, B.O. spécial n°11 du 26 novembre 2015, et de la fiche Eduscol.

Extraits du programme :

| Repères annuels de programmation | Démarches et contenus d'enseignement |
|---|---|
| <ul style="list-style-type: none">• Thème 3 <p>L'empire romain dans le monde antique</p> <p>Les relations de l'empire romain avec les autres mondes anciens : l'ancienne route de la soie et la Chine des Han</p> | La route de la soie témoigne des contacts entre l'empire romain et d'autres mondes anciens. Un commerce régulier entre Rome et la Chine existe depuis le 2e siècle avant JC. C'est l'occasion de découvrir la civilisation de la Chine des Han. |

Extraits de la fiche Eduscol :

Le thème invite ensuite à un voyage le long de la route de la soie et à une incursion plus particulière dans un autre monde ancien organisé autour d'un État impérial centralisé, celui de la Chine des Han : on touche ainsi aux limites d'un empire romain qui se veut universel depuis Auguste.

[...] Dans une perspective où la Méditerranée était vue comme le centre du monde civilisé, l'empire romain se voulait universel. Cette perspective est largement illusoire : la Chine connaît alors, avec la **dynastie des Han** (de 202 av. J.-C. à 220, avec une interruption de 5 av. J-C à 23) une période particulièrement brillante de son histoire. Un État centralisé, héritage de la dynastie Qin, se dote d'une caste mandarinale. La culture y est en plein essor, mieux diffusée grâce au papier. Le règne de **l'empereur Wudi (Wu-Ti)** (-140 / -87) est celui du renforcement du pouvoir impérial et de l'expansion territoriale, assurant aux Chinois le contrôle de **la route de la soie**. Les échanges concernaient la soie chinoise, mais aussi les verreries, tissus et tapis de l'empire romain. C'est l'essor du grand commerce qui permet le contact entre les deux empires, projetant l'empire romain bien au-delà du monde méditerranéen, vers le Nord, l'Afrique noire, l'Arabie – et aussi vers la Chine. Même si les contacts directs avec la Chine, surtout connus par des sources chinoises, sont peu nombreux, ces contacts entre les deux empires permettent une approche d'« histoire connectée ».

Document B : Manuel d'histoire-géographie-EMC, classe de sixième, Martin Ivernel et

Document D : Caroline Douki, Philippe Minard, « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, n°54-4bis, 2007/5, p. 20-21.

Le but de l'histoire connectée est autre : elle cherche à briser les compartimentages, ceux des histoires nationales comme ceux des « aires culturelles », pour faire émerger les modes d'interaction « entre le local et régional (ce qu'on pourrait appeler le micro) et le supra-régional, qui est quelquefois global (ce qu'on pourrait appeler le macro) ». Selon Subrahmanyam, l'alternative au « Grand récit de la modernisation » n'est pas dans l'émettement parcellaire, comme le croient les post-modernistes, mais dans l'étude des interactions multiples, par-delà les découpages étatiques (nationaux ou impériaux), et à des échelles diverses. Il ne s'agit donc pas de simplement descendre à une autre échelle, mais de faire un pas de côté, pour regarder autrement, « *by moving laterally* », et repérer les connexions plus ou moins masquées ou inaperçues.

L'histoire connectée retrouve ainsi la fécondité des effets de décentrement qui font la force de la méthode comparative ou de l'histoire croisée, soucieuses de toujours situer des acteurs, objets et pratiques effectivement comparables.

La « globalité » ou l'interconnexion dont il est question ici recouvre à la fois les dimensions spatiales et temporelles, cherchant à situer les modes d'articulation des espaces mis en contact, mais aussi la rencontre de temporalités diverses suivant chacune leur rythme. Tout ceci n'est évidemment possible qu'en se plaçant à hauteur d'homme, au niveau des acteurs et de leurs logiques d'action, comme le pratiquent certains sociologues ou politistes attachés à décortiquer les configurations institutionnelles pour faire apparaître les mises en réseau qui les sous-tendent, dans une perspective constructionniste.

De tout cela découlent deux conséquences. On comprend tout d'abord que dans ces conditions, le concept d'acculturation ou de métissage joue un rôle central : dans sa contribution, Sanjay Subrahmanyam récuse les barrières érigées par les rhétoriques de l'altérité, qui montent en épingle les différences pour mieux conclure à l'incommensurabilité ou incompatibilité des cultures, supposées imperméables à l'hybridation. On comprend aussi, en second lieu, que l'histoire connectée s'appuie naturellement sur les jeux d'échelles, les effets de discordances qui ont une fonction de révélateur. De sorte que *microstoria* et histoire connectée ne sont nullement incompatibles ; au contraire, elles convergent dans la volonté de décloisonner en articulant le social, l'économique, le culturel et le politique, elles se rejoignent dans le souci de restituer à la fois l'épaisseur du jeu social et la globalité des échanges qui l'animent. En somme, cette histoire globale, à la recherche des connexions, interactions ou bifurcations, à différentes échelles, est bien une histoire « totale » mais « située » : elle se distingue de l'histoire totale ou de la « synthèse » de nos aînés en ce qu'elle bâtit son questionnaire depuis un point d'observation situé, qui n'est évidemment pas le point de vue de l'universel ; elle ne prétend donc pas reformuler un grand récit explicatif d'ensemble.

Document E : Daniel Guillon-Legeay, « Claude Lévi-Strauss : l'ethnocentrisme, entre humanité et barbarie, ou le paradoxe du relativisme culturel », iphilo.fr, Classiques iPhilo, 4 novembre 2016.

La première réaction de la conscience humaine, en l'absence de toute réflexion, est de considérer la diversité des cultures comme le résultat aberrant d'un écart par rapport à une norme supposée être objective. [...] Alors, se demande Lévi-Strauss, à quoi tient cette forme de refus et de rejet à l'égard de la diversité ? [...]

L'ethnocentrisme est au groupe ce que l'égocentrisme est à l'individu : la tendance naturelle à se considérer comme le centre de toutes choses. Pour autant, l'ethnocentrisme ne se confond pas avec le racisme ; il en est plutôt le moteur et le vecteur. Tandis que le racisme se constitue en un discours rationnel et prétendument scientifique qui entend établir une hiérarchie entre les groupes humains (en faisant découler leurs capacités supposées de leurs particularités biologiques) et, également, entre les diverses formes culturelles (certaines seraient développées, d'autres proches de la nature), l'ethnocentrisme décrit la réaction psychologique irréfléchie des individus viscéralement attachés à leur culture. Il n'en demeure pas moins que ce préjugé en forme de réflexe identitaire peut conduire au racisme. Le drame est que cette tendance au rejet repose sur des fondements psychologiques solides que l'éducation ne suffit manifestement pas à abolir. [...]

Claude Lévi-Strauss s'attache à décrire précisément ce mécanisme de rejet en miroir. D'un côté, donc, la prétention d'un groupe à constituer la totalité de l'humanité ; de l'autre, la fréquente dénégation du culturel par le naturel. Et Claude Lévi-Strauss de résumer son propos en une formule cinglante : « *Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie* ». [...]

Comment penser l'unité du genre humain par-delà la diversité des ethnies et des cultures ? Car en première instance, la conscience perçoit d'abord des différences entre les groupes humains, tant sur le plan biologique que sur le plan culturel. Dans les faits, on trouve des réalités biologiques (les différentes ethnies) ainsi que des productions matérielles et immatérielles (les différentes cultures). Or, derrière la multitude et la diversité des apparences, il convient d'identifier les caractéristiques communes partagées par tous les êtres humains. C'est précisément en cela que consiste le travail du concept. Tant que ce travail philosophique et scientifique n'est pas effectué, la notion même d'humanité englobant tous les êtres humains est difficile à concevoir. L'ethnocentrisme correspond à une attitude naïve, à un préjugé qui fait obstacle à l'entente entre les peuples, à la tolérance, au respect de la dignité de la personne. Différents de par notre identité culturelle, de par nos manières de vivre et de croire, mais tous « *égaux en droits et en dignité* ». [...] Enseigner *la voie de la tolérance et du respect*, c'est aider à accepter tout ce qui nous sépare et à préserver tout ce qui nous unit : humains, parce que nés de parents humains ; humains encore, parce que doués de pensée, de désir et de liberté.